

TEXTE //
CHARLOTTE SEIDEL

BIOGRAPHIE GÉNÉRALE CHARLOTTE SEIDEL

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, vit et travaille à Paris. Son travail est présenté dans de nombreux lieux d'exposition, ainsi que dans des festivals de films, à Paris (not. Palais de Tokyo, Fondation Ricard, Biennale de Belleville, Centquatre, Fondation Gulbenkian), Genève (not. Piano Nobile), Berlin (not. 48h Neukölln), Dallas (Dallas contemporary), Hiroshima (Hiroshima Art Document). Elle a participé aux résidences Le Pavillon, au Palais de Tokyo, et Embassy of Foreign Artists, à Genève.

TRAVAIL GÉNÉRAL CHARLOTTE SEIDEL

Créant des petites intensités qui émergent du flot continu d'évènements et d'images qui nous entoure, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie, un quotidien parfois banal, des histoires communes, dont elle isole des éléments connus mais auxquels on ne fait pas forcément attention. Modifiant un peu (à peine) la réalité, elle propose de déplacer le regard et interroge notre perception, notre manière d'appréhender le monde.

Evoquant souvent l'absence, ses œuvres suggèrent la chaleur des souvenirs et rappellent la profondeur d'un moment. Dépouillées de tout élément superflu, en particulier en rapport avec sa propre histoire, elles tendent à une abstraction qui en fait des dispositifs ouverts que chacun peut investir. L'artiste ne cherche en effet pas tant à transmettre son propre ressenti – dont une trace peut transparaître dans le titre – qu'à susciter l'imagination du spectateur. Souvent discrètes et subtiles, les œuvres jouent sur des interstices, ménagent des espaces qui sont des lieux propices au déploiement de la pensée et des possibles.

Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

Isaline Vuille

le bruit des choses

une exposition personnelle de Charlotte Seidel

10 Octobre - 14 Novembre 2020

Il arrive que l'on se réveille en pleine nuit, l'œil un peu farineux, persuadée que la terre entière nous en veut. À commencer par « les choses », toujours elles : la pendule dont l'insupportable tic-tac a décidé de s'infiltrer dans notre dernier rêve, le cadre en verre sous lequel les cousins photographiés il y a quelques années semblent avoir changé de place en catimini dans la semi-obscurité, les carreaux de la fenêtre traversés par le vent qui semblent persifler des ragots malveillants. Il arrive aussi, à l'inverse, que « les choses » se fassent plus consolantes : c'est l'œuf de Pâques en chocolat de l'an dernier qui réapparaît opportunément derrière un livre de la bibliothèque, le gri-gri du grand-père que l'on croyait perdu, finalement retrouvé au cœur d'un vieux portefeuille, le pull-over informel oublié dans une valise et qui fleure bon, des mois après, l'odeur du feu de cheminée.

Pour Charlotte Seidel, *le bruit des choses*, c'est un peu tout cela à la fois : le murmure doux et l'inquiétante rumeur. Elle n'a pas peur des oppositions, des confrontations. Certaines choses à partir desquelles elle travaille sont délibérément opaques (l'œuf à repriser), encloses, fermées (les livres), elles s'effritent et se transforment (les crayons à papier). À l'inverse, d'autres se dévoilent dans toute leur transparence : vitres de fenêtres décadrées, gouttes d'eau, verres en cristal, scotch double face à peine décelable sur le mur blanc de la galerie... Et puis il y a « des choses » plus ambiguës, comme ces pétales de fleurs opalescents, qui masquent des visages ou des corps sur des photographies anciennes.

Dans tous les cas, Charlotte Seidel les accueille avec générosité mais sans haie d'honneur tapageuse : on manipule l'œuf délicatement et en silence, les verres en cristal s'effleurent à peine au rythme des vibrations du lieu, et les trèfles à quatre feuilles, loin d'être exposés comme autant de petites victoires sur l'aléatoire, sont dissimulés au sein de livres d'une bibliothèque publique, que l'artiste a redéposés sur leurs étagères. La seconde découverte des trèfles se fera dans l'intimité des intérieurs de lecteurs anonymes, sans cérémonie.

Les choses conservent avec la discrétion qui les caractérise leur mystère : se pourrait-il qu'un poussin de bois brise un jour de l'intérieur son œuf de bois ? Que les vitres déposées de l'appartement de l'artiste révèlent par un bavardage imprudent toutes les images qui les ont traversées, tous les regards qui sont passés par elles ? Que le scotch double face, après s'être chargé de poussières diverses, de cheveux et de traces de doigt, décide finalement de s'en débarrasser prestement pour retrouver sa transparence originelle ? Que les gouttes d'eau résineuses se résolvent à tomber ? Tout cela, sans doute, pourrait bien arriver quand on s'y attend le moins, dans notre dos, par mouvements subreptices. Les choses de Charlotte Seidel sont comme les corps des enfants lorsqu'ils jouent à « 1, 2, 3, soleil » : lorsqu'on a les yeux fermés, elles se meuvent. Une fois ces derniers ouverts, elles se tiennent là, l'air de rien. Ne pas s'en laisser conter par leur apparente fixité : les choses frissonnent, elles chuchotent. Somme toute, elles vivent avec nous.

Camille Paulhan

galerie dohyanglee

Or, Encens & Myrrhe

PROLONGATION JUSQU'AU 17 AVRIL 2021

avec Alexandra Riss, Alice De Mont, Aurélien Mole, Claire Adelfang, Clarissa Baumann, Charlie Jeffery, Charlotte Seidel, Elisabeth S. Clark, Ellande Jaureguiberry, Emmanuel Tussore, Eric Tabuchi, Jenny Feal, Jesus Alberto Benitez, Jihee Kim, Joongho Yum, Julie Savoye, Kristina Solomoukha, Kihoon Jeong, Kyoo Choix, Laëtitia Badaut Haussmann, Laurent Fiévet, Laurent Mareschal, Louis-Cyprien Rials, Marie-Jeanne Hoffner, Marcos Avila Forero, Minja Gu, Namhee Kwon, Natalia Villanueva Linares, Paula Castro, Pierre Leguillon, Radouan Zeghidour, Raphaël Tiberghien, RohwaJeong, Romain Vicari, Ronan Lecreurer, Sun Choi, Stéfan Tulépo, Tami Notsani, Tazio, Thomas Wattebled, Timothée Chalazonitis, Violaine Lochu, Yue Yuan, Zohreh Zavareh

Si les artistes font des rétrospectives, les galeries en font pour se rappeler de leur existence. En effet, nous concevons la Galerie Dohyang Lee, non pas comme un lieu inanimé, mais comme un organisme vivant qui évolue. Pour l'anniversaire des dix ans qui est particulier, dans un contexte mondial marqué par la pandémie, des artistes que la galerie a rencontrés précédemment reviennent avec des cadeaux à partager avec le public et les amoureux des arts. *Or, Encens & Myrrhe*, c'est un titre qui illustre cette idée de générosité de la part des artistes dans des temps difficiles. " Or ", qui invite à célébrer ensemble la place précieuse et inaltérable que l'art occupe dans nos vies. " Encens ", qui invite à chercher le sublime en nous-même. " Myrrhe ", qui invite à nous regarder, dans toute notre fragilité, force et humanité.

Les œuvres d'**Alexandra Riss** (née en 1992) oscillent entre observation du réel et construction d'une fiction. Elle dispose souvenirs et objets qui l'entourent dans des compositions vibrantes, convaincue que le meilleur moyen de s'adresser aux autres est de partir de sa propre expérience. Loin de n'être que des accessoires, les objets deviennent acteurs, témoins, passeurs d'histoires muettes.

" Bien que l'on soit tenté d'opposer la discipline de l'index au comportement insolite de ses personnages imaginaires, l'œuvre d'**Alice De Mont** (née en 1985) se place irrésistiblement dans la lignée d'une histoire de l'art belge, à la croisée d'un langage surréaliste hérité de René Magritte et d'une taxinomie conceptuelle empruntée à Joëlle Tuerlinckx dont elle fut l'élève à Bruxelles... Alice De Mont considère ses œuvres comme des personnages qu'elle met en scène dans différentes situations de manœuvre jusqu'à trouver « la bonne place » dans l'espace, envisagé simultanément à l'échelle d'une exposition, d'un plan d'architecture et d'une cave à archives... " sont les mots que la curatrice Florence Ostende utilise afin de décrire ses oeuvres.

Selon Céline Poulin, " la pratique d'**Aurélien Mole** (né en 1975) a précisé une obsession essentielle autour de laquelle semble tourner tout son travail d'artiste ou de commissaire : l'apparition. Apparition, dans son lien bien sûr avec les techniques de production de l'image, mais aussi dans son rapport fondamental à la vérité... "

Claire Adelfang (née en 1984) s'intéresse à l'environnement naturel transformé par l'homme et les traces indirectes de sa présence, construisant un dialogue silencieux et contemplatif entre l'homme et son histoire. Sa pratique photographique s'oriente essentiellement vers des architectures abandonnées ou en devenir, notamment des vestiges industriels ou militaires mais également des lieux emblématiques et souvent inaccessibles au public. C'est alors qu'elle cherche à mettre l'accent sur le caractère irréel de ces environnements.

Clarissa Baumann (née en 1988) enquête sur les fissures poétiques, phonétiques, fictives et culturelles immiscées dans les gestes presque invisibles du quotidien ou encore dans les récits des lieux et personnes qu'elle rencontre. L'archive générée par ces rencontres devient un territoire où références personnelles intimes et affectives se croisent et se mélangent à des discours historiques et productions artistiques re-appropriées. Sa pratique traverse de multiples disciplines (chorégraphie, son, texte) en créant des dialogues entre le corps, l'architecture et la mémoire.

galerie dohyanglee

La pratique de **Charlie Jeffery** (né en 1975) est méthodique : il se base sur son travail des matériaux récupérés, en explorant leurs propriétés et changeant leurs valeurs. Pour lui, la question du langage reste fondamentale : l'expression, le rythme et la tension font que ce langage reste un médium souple et malléable, portant quelques caractéristiques imprévisibles, exponentielles ou quelques fois absurdes.

Charlotte Seidel (née en 1981) cultive, selon Isaline Vuille, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

La pratique artistique d'**Elisabeth S. Clark** (née en 1983) interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, elle tisse soigneusement ce qui est déjà "là", pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l' "Être". Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde.

Le travail d'**Ellande Jaureguiberry** (né en 1985) s'articule le plus souvent autour de récits de science-fiction, de poèmes ou de mythes et témoigne de son intérêt pour les formes de langage et de communication. Par la mise en présence discrète d'éléments familiers issus de son environnement quotidien et de matériaux bruts, Ellande Jaureguiberry cherche à troubler les limites de l'art et du fonctionnel, à effacer ce qui circonscrit un objet à une fonction, à ce que le conditionne à la fois à un espace et à une pensée... Le liquide, le mouvant, le mou ont également leur importance car en dissipant la netteté de la forme et de la vision, ils permettent de remettre en question cette réalité tangible que l'artiste fuit.

Emmanuel Tussore (né en 1984), Il s'intéresse à la notion de déplacement et bouscule l'idée même de frontière. Sa pratique mêle photographie, vidéo, sculpture, dessin, installation et performance. Tussore se nourrit de l'histoire et de son actualité pour proposer sa vision d'un monde tragique, dans lequel la notion de disparition est prépondérante.

La spontanéité et la disparition prochaine d'un objet semblent être les deux axes qui peuvent résumer le travail d'**Eric Tabuchi** (né en 1959) artiste photographe : " Les choses me viennent rarement de but en blanc, je suis plutôt quelqu'un qui ramasse des signes et à un moment je m'arrête, je regarde un peu ce que j'ai ramassé et je vois dans quelle direction cela m'amène... Donc je vais consacrer plus d'énergie pour photographier ce qui est susceptible de disparaître dans un proche avenir plutôt que ce qui est là pour un bon moment. Je suppose qu'il y a effectivement une notion d'urgence qui fait que l'on est quand même plutôt attiré par l'idée de mémoriser ce qui disparaît plutôt que de figer quelque chose qui est bien vivant et qui se porte plutôt très bien."

Pour **Jenny Feal** (née en 1991), les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Florence Ostende dit que " sous l'influence de groupes de Death Metal et de musique expérimentale électro acoustique, **Jesus Alberto Benitez** (né en 1978), prête très tôt attention aux subtilités de ses outils de travail. Son traitement des tirages photographiques est similaire aux différentes versions d'un morceau de musique – d'où l'importance d'une pratique concrète d'atelier qui intègre sans cesse les contingences extérieures et assume les erreurs de fabrication dont l'artiste imite volontairement les effets (papier plié, bâche ondulée, tissu froissé, traces de scanner, marges inégales)... La nature éphémère de son matériel a guidé quantités de lectures sur la physique, la constitution de la matière, les théories de l'origine et de l'espace temps.

Jihee Kim (née en 1983) s'intéresse aux relations entre " le texte et l'image " et elle explore ses dessins en utilisant des livres. Ceux que Kim utilise normalement comme des carnets de croquis ont été donnés par donation par des villes. Ce projet a commencé lorsqu'elle a sélectionné certaines phrases ou mots d'un livre. Elle crée des dessins automatiques qui s'étendent comme des dominos – ses pensées, mémoires et expériences sont le point de départ qui évoque son imaginaire...



CAMERA CAMERA NICE

avec **Clarissa Baumann, Violaine Lochu, Marcos Avila Forero, Elisabeth S. Clark, Jenny Feal, Charlotte Seidel, RohwaJeong, Sun Choi, Paula Castro** et **Jin Ham**

Hôtel Windsor, Nice, France // 24 Novembre - 25 Novembre 2018

La galerie Dohyang Lee mène des projets sur le thème de la mémoire de divers lieux géographiques et spirituels. Les artistes sont attentifs à l'évolution du temps et de l'espace, explorent les relations. Nos souvenirs du passé sont parfois déformés dans la réalité, mais deviennent un matériau pour tisser le temps du futur. Nous vous proposons de vous inviter à voyager sur le tapis volant tramé par le tissu du passé en prenant en compte le poids de nos vies.

Clarissa Baumann (1988) est une artiste née à Rio de Janeiro. Elle possède une double formation, étant diplômée de l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Rio de Janeiro et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Elle possède aussi une formation en danse contemporaine reçue dans l'École Angel Vianna. Clarissa Baumann est lauréate du *Prix des Fondations des Beaux Arts de Paris* et du *Prix ADAGP des Arts Plastiques* en 2016.

Transitant entre le dessin industriel, les arts plastiques et la danse, sa recherche interpelle le lieu du corps et des actions quotidiennes au milieu d'une conception constructiviste et fonctionnel du monde. Prenant souvent la forme d'un jeu entre des processus éphémères et différents médias qui questionnent les limites entre le visible et l'invisible, son travail se construit à partir d'actions intervenant sur des contextes et des relations déjà existantes. Le déplacement des gestes banals ou fonctionnels auxquels on ne fait plus attention dans le quotidien dévoile les différentes trames d'organisations qui nous entourent.

Née en 1987, vit et travaille à Montreuil. **Violaine Lochu** est diplômée de l'ENSAPC (École nationale supérieure d'art de Paris Cergy) et titulaire d'un Master II de recherche en arts plastiques (université Rennes 2). Lauréate du prix Aware 2018 et du prix de la performance 2017 du Salon de la Jeune Création, elle a performé entre autres au Centre Pompidou (festival Extra 2018), au Palais de Tokyo (25 ans de D.C.A, 2017), lors de Parade for FIAC 2017.

Le travail de Violaine Lochu est une exploration du langage et de la voix. Dans ses performances, vidéos, pièces radiophoniques, elle croise ses propres recherches vocales avec une relecture libre de différentes traditions écrites ou orales (mythes, contes, chansons populaires...), des réflexions théoriques (nourries de psychanalyse, de linguistique, de sociologie...), et un matériau sonore recueilli lors des nombreuses rencontres auxquelles sa pratique donne lieu. À chacune de ses interventions, Violaine Lochu explore tout le spectre et toutes les possibilités esthétiques de sa voix, y compris les plus inattendues, pour tenter de l'emmener vers un au-delà du dicible.

Diplômé en 2010 de l'École Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris, **Marcos Avila Forero** (né en 1983, à Paris) est invité, en 2017 à la Biennale Viva Arte Viva de Venise (57ème édition) par la curatrice Christine Macel.

La curatrice Daria de Beauvais dit : " Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières... À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés... L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement le bon moment pour sauter le pas."

Elisabeth S. Clark, née en 1983, vit et travaille à Londres et à Paris. Elle est diplômée de la Slade School of Fine Art en 2008, et du Goldsmiths College (Londres) en 2005. Sa participation à la Biennale de Lyon 2017 *Les Mondes Flottants* a été remarquée. En 2018, elle a participé à Art Brussels en exposition individuelle.

Elle interroge la topographie du langage, du temps, du son, de la pensée, de la performance, ainsi que nos systèmes de classification et de définition de ces champs. Sa pratique s'articule autour de la sculpture, la musique, la linguistique, la performance et l'installation. Elisabeth S. Clark ajoute, retire, établit des protocoles simples et se réfère souvent à la littérature, à la musique ou à la science. En touches délicates, elle tisse soigneusement ce qui est déjà «là», pour accentuer, isoler et interroger les qualités éphémères, inhérentes et changeantes de l'«Être». Ses appropriations légères, souvent très ludiques et, à première vue, absurdes, amènent, à la réflexion, à une compréhension plus profonde.

Jenny Feal est née en 1991 à La Havane, Cuba et obtient un Master de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016. La même année, elle fut lauréate du prix Renaud pour son installation *Te imaginas*.

Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. A travers son travail, elle s'approprie des objets existant avec une vie propre et appartenant à un contexte spécifique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, en Allemagne, vit et travaille à Paris. Cette artiste cultive, selon Isaline Vuille, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Créant des petites intensités qui émergent du flot continu d'évènements et d'images qui nous entoure, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie, un quotidien parfois banal, des histoires communes, dont elle isole des éléments connus mais auxquels on ne fait pas forcément attention. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

RohwaJeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un couple d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Leur travail observe et souligne les relations qui évoluent dans le temps et dans l'espace et s'efforce à les capturer de façon effective. En particulier, ils essaient de sonder les relations humaines et de disséquer les conflits qui naissent entre les individus. C'est une tentative de s'éloigner de la pensée subjective et des regards violents qui interprètent tous les phénomènes alentour avec paresse et a priori. En conséquence, une situation ou un état peut parfois induire des interprétations différentes au regard des relations. En 2019, le duo participe notamment à la 12ème Biennale de Gwangju, Imagined Borders, en Corée du Sud.

Sun Choi, né en 1973, vit à Séoul, Corée du Sud. Il est diplômé de l'université Hongik, à Séoul en 2003. Il remporta le Grand Prix du SongEun Award en 2013.

Pour Sun Choi " l'artiste se posait de vagues questions sur l'art. Et il a fait des efforts pour que ces questions soient plus claires et les mettre en pratique. En laissant derrière l'irrationalité passée de l'art contemporain coréen, qui chevauche même son temps, il a trouvé difficile de comprendre ce que l'art est et ce qui doit être appelé artistique. Devant le vague créé par la conception, tournée vers l'Occident, de l'art, la misère de la réalité que vous et moi peuvent témoigner est paradoxalement artistique. Il y'a deux facteurs en conflit, qui existent dans le même temps dans son "travail" qui est présenté comme art : visible et invisible, matériel et immatériel, clair et obscur, artistique et inartistique. Il crée des oeuvres d'art dans l'espoir que " l'art " disparaîtra."

Paula Castro, née à Buenos Aires en 1978, vit et travaille dans la même ville. Elle aborde le dessin à travers des concepts composés de points et de lignes. Représentations du domaine de l'imaginaire et du mental, le monde est interprété comme un " corps " d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. Choses trouvées (sons, photographies, mots, lieux) sont les points de départ de ses oeuvres. Formes et pensées changent constamment et se transforment en un tout organique de lignes et de points, d'idées et de concepts, de lieux imaginaires et réels. Ses dessins sont le résultat d'une modification visuelle ou d'une réunion mystérieuse entre la littérature et le trait.

Jin Ham (né en 1978), est un artiste sud coréen vivant et travaillant à Séoul. Il a développé une pratique artistique particulière tout en présentant ses oeuvres à l'international. Il travaille sur le petit et le trivial et fait des micro sculptures qui paraissent parfois abstraites et parfois figuratives, mais elles ont principalement leurs propres histoires. Ces micro sculptures sont faites de manière intuitive, voire avec une dimension ludique.

Pour les sculptures intitulées *Untitled*, elles sont réalisées en argile. Lorsqu'il utilise l'argile noire, tout en minimisant la couleur, la perception du spectateur se concentre sur les formes complexes qui s'accumulent dans la composition. Ressemblant à de petits morceaux de poussière ou de points et de lignes, ces détails délicats constituent un microcosme qui émerge dans la psyché du spectateur.

LE TEMPS DES POMMES

avec Louis-Cyprien Rials, Marcos Avila Forero, Jenny Feal, Sun Choi, RohwaJeong,
Paula Castro, Charlotte Seidel, Kihoon Jeong, Yangachi, Afour Rhizome

Collaboration entre la Galerie Dohyang Lee et l'espace d'art contemporain ETE 78, Ixelles, Belgique

15 Septembre - 06 Octobre 2018



ÉTÉ 78

Le titre de l'exposition **Le temps des pommes** fait une référence à la chanson *Le temps des cerises* *, écrite par Jean Baptiste Clement (1836 - 1903) en 1867. Cette chanson chante l'été, la beauté de la nature et la nostalgie d'un temps perdu, à l'origine. Elle est ensuite associée à la Commune de Paris **, à cause de son auteur, qui y a participé.

" Changer le monde, changer la vie pour le bonheur de tous ", tel fut le rêve des personnes y ayant participé. Pour l'exposition *Le temps des pommes* les artistes possèdent une réflexion du passé au présent sur le monde et l'histoire sociale, politique, économique, idéologique tout en ayant plus loin une analyse visionnaire.

Né en 1981 à Paris, **Louis-Cyprien Rials** a étudié le théâtre en France avant de découvrir la photographie au Japon, où il a vécu plusieurs années. Il est le lauréat du Prix SAM PROJECTS 2017.

Son travail rend compte, à travers de photographies et de vidéos, d'un monde sans humains. Tout ce qui reste sont les formes et terrains qui conduisent à la désorientation et la contemplation. Par l'exploration des représentations possibles de paysages issus d'échantillons microscopiques aux images satellites, en changeant l'échelle d'étude, il propose au spectateur un espace aussi libre pour l'imagination que pour les paréidolies. Dans cet univers de l'être oublié et en retraite, cette documentation d'une scénographie abandonnée, de monuments - naturels ou pas - de ruines, de traces inscrites dans la géographie, révèle une partie d'humanité comme vue à travers le prisme de son absence.

Diplômé en 2010 de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris, **Marcos Avila Forero** (né en 1983, à Paris) est invité, en 2017 à la Biennale Viva Arte Viva de Venise (57ème édition) par la curatrice Christine Macel.

La curatrice Daria de Beauvais dit : " Vidéos, fresques, performances ou installations, les oeuvres de Marcos Avila Forero semblent toujours évoquer un hors-champ : celui d'une rencontre, d'un récit ou d'un parcours dont elles conservent l'empreinte. Ses micro-fictions faites de bric et de broc cherchent moins à démontrer ou documenter qu'à générer une collusion paradoxale entre des temps et des lieux que tout semble opposer. Ce travail tire sa richesse et sa poésie de la fréquentation et du détournement des frontières... À une époque de démultiplication et de dématérialisation des flux, Marcos Avila Forero réinscrit les déplacements et les migrations dans leur durée et leur matérialité, leur redonne un sens et une substance trop souvent négligés... L'humain, que l'artiste place au centre de son oeuvre, est paradoxalement celui qui patiente aux marges, attendant interminablement le bon moment pour sauter le pas."

Jenny Feal est née en 1991 à La Havane, Cuba et obtient un Master de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2016. La manière année, elle fut lauréat du prix Renaud pour son installation *Te imaginas*.

Pour elle, les objets participent de notre vie ordinaire et témoignent d'un parcours non seulement physique ou fonctionnel, mais aussi symbolique. A travers son travail, elle s'approprie des objets existant avec une vie propre et appartenant à un contexte spécifique. Par leur reproduction ou leur détournement, une distance et des expériences d'étrangeté sont provoquées chez le spectateur. La fine frontière entre l'intime et le collectif est établie par l'introduction de thématiques et d'objets banals du quotidien chargés de plusieurs dimensions : symbolique, historique, sociale et politique. Cuba est pour l'artiste un référent et une source inépuisable.

Sun Choi, né en 1973, vit à Séoul, Corée du Sud. Il est diplômé de l'université Hongik, à Séoul en 2003. Il remporta le Grand Prix du SongEun Award en 2013.

Pour Sun Choi " l'artiste se posait de vagues questions sur l'art. Et il a fait des efforts pour que ces questions soient plus claires et les mettre en pratique. En laissant derrière l'irrationalité passée de l'art contemporain coréen, qui chevauche même son temps, il a trouvé difficile de comprendre ce que l'art est et ce qui doit être appelé artistique. Devant le vague créé par la conception, tournée vers l'Occident, de l'art, la misère de la réalité que vous et moi peuvent témoigner est paradoxalement artistique. Il y'a deux facteurs en conflit, qui existent dans le même temps dans son "travail" qui est présenté comme art : visible et invisible, matériel et immatériel, clair et obscur, artistique et inartistique. Il crée des oeuvres d'art dans l'espoir que " l'art " disparaîtra."

RohwaJeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un couple d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Leur travail observe et souligne les relations qui évoluent dans le temps et dans l'espace et s'efforce à les capturer de façon effective. En particulier, ils essaient de sonder les relations humaines et de disséquer les conflits qui naissent entre les individus. C'est une tentative de s'éloigner de la pensée subjective et des regards violents qui interprètent tous les phénomènes alentour avec paresse et a priori. En conséquence, une situation ou un état peut parfois induire des interprétations différentes au regard des relations. En 2019, le duo participe notamment à la 12ème Biennale de Gwangju, Imagined Borders, en Corée du Sud.

Paula Castro, née à Buenos Aires en 1978, vit et travaille dans la même ville. Elle aborde le dessin à travers des concepts composés de points et de lignes. Représentations du domaine de l'imaginaire et du mental, le monde est interprété comme un " corps " d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. Choses trouvées (sons, photographies, mots, lieux) sont les points de départ de ses oeuvres. Formes et pensées changent constamment et se transforment en un tout organique de lignes et de points, d'idées et de concepts, de lieux imaginaires et réels. Ses dessins sont le résultat d'une modification visuelle ou d'une réunion mystérieuse entre la littérature et le trait.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, en Allemagne, vit et travaille à Paris. Cette artiste cultive, selon Isaline Vuile, un art sensible de l'invisible, de l'absence et de l'éphémère, intervenant souvent in situ de manière poétique pour magnifier des détails. Créant des petites intensités qui émergent du flot continu d'évènements et d'images qui nous entoure, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie, un quotidien parfois banal, des histoires communes, dont elle isole des éléments connus mais auxquels on ne fait pas forcément attention. Invitant à porter sur notre environnement un regard plus attentif, la pratique de Charlotte Seidel compose, pièce après pièce, quelque chose que l'on pourrait qualifier de *poétique du quotidien*.

Kihoon Jeong est né en 1980 et vit et travaille actuellement à Séoul, en Corée du Sud. Le monde de l'œuvre de Kihoon Jeong concerne une attitude / action unique qui résiste à un système énorme, à des groupes standardisés, à une culture unifiée et à une réglementation forcée. Son travail commence par la question suivante : que ferions-nous si nous ne sommes pas en mesure de transformer la structure sociale et les coutumes à la dimension collective? Il va à l'encontre de la vanité, des choses négligées, de l'activité irrégulière et de la logique du marché en tentant de modifier à la minute des unités microscopiques à un niveau partiel et de reculer depuis la logique du pouvoir au sein de la structure sociale.

Yangachi est né 1970 à Busan en Corée du Sud et est diplômé d'un B.F.A en sculpture de l'Université de Suwon et d'une maîtrise en arts médiatiques de l'Université Yonsei, à Séoul. Il s'intéresse à l'écran, au film, à la surveillance. L'artiste accumule des épisodes, recueille des informations et les transforme en " signes " pour les éditer par séquence. Il procède ensuite à des superposition de signes et les met dans une relation de fonction explicative. Yangachi étend sa réalité et ses expériences et les reflètent dans la société coréenne contemporaine pour la critiquer.

Afour Rhizome (ou A4 Rhizome ou A4rizm) est un des noms d'artiste choisi par Kyoo Seok Choi (né à Séoul, Corée du Sud, en 1976), diplômé de l'Université Paris VIII. Ce nom plutôt neutre désigne son travail et son projet d'une construction des archives de savoirs, des œuvres d'art et de soi. Le choix de nom pose la question : " qu'est-ce qu'un artiste ? "

Une de ses oeuvres s'appelle *Boules de Dictionnaire* où une feuille du dictionnaire Le Petit Robert " récupérée " est transformée en une boule en gardant la visibilité du numéro de page, elle est rangée dans une boîte à bijoux " récupérée " et est présentée. Quelques boules sont vendues à la pièce avec un prix fixé librement par l'acheteur au marché aux puces. Les parcours de ces objets, les prix de vente, les dates et les lieux de vente, les noms, les adresses email de l'acheteur et le détail des dépenses sont documentés. Ce document est intégré dans le processus de construction de cette œuvre elle-même et est également exposé en tant qu'élément de l'œuvre.

Adresse du lieu d'exposition :
78 rue de l'Été, B -1050 Ixelles, Belgique
samedis 22.09, 29.09, 06.10 / 14h - 18h et sur rendez vous
www.ete78.com

Avec le soutien du **Korea Arts Management Service,**
Corée du Sud

korea Arts
management
service



* NB : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Temps_des_cerises_\(chanson\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Temps_des_cerises_(chanson))

** NB : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Commune_de_Paris_\(1871\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Commune_de_Paris_(1871))

INTÉRIEURS

une exposition personnelle de **Charlotte Seidel**

09 Décembre - 23 Décembre 2017 // 09 Janvier - 27 Janvier 2018

Peut-être n'y croirez vous pas. Un petit trèfle a surgi de la tige d'un autre à quatre feuilles déjà lui-même relié à un trèfle à cinq feuilles (*366*, 2017). Quelle chance inouïe, quelle fortunée coïncidence a permis l'heureuse trouvaille ? Entre deux averses, surpris par un rayon de soleil, l'arc en ciel s'est formé. Le voilà ramené dans la galerie (*arc*, 2017), tout aussi heureusement que les trèfles, tandis que le soleil retenu sur la pellicule embrasse un arbre, imposant sa présence autoritaire jusqu'à effacer en partie le tronc (*small kiss*, 2017). Là haut, sur le plafond, se devine une phrase énigmatique, d'une simplicité désarmante. Adressée à un spectateur solitaire en élévation, son pouvoir évocateur lui emplir les narines pour le ramener au sol : « pluie d'été sur asphalte » (*toi et moi*, 2017). L'eau s'est déversée dans deux verres ; l'ourlet du liquide prêt à jaillir se retient en équilibre fragile à la surface du cristal pour se rejoindre en un point de tension fébrile (*nothing ever happened*, 2014). Phénomène au moins aussi énigmatique, des plantes sont secouées par un fou rire silencieux (*folie*, 2017). De la jungle taïwanaise aux forêts allemandes, quel étrange balai de gestes, de faits et d'objets absents – à priori – de toute qualité, **Charlotte Seidel** a-t-elle chorégraphié ?

L'artiste a un peu forcé la chance. Pendant un an, elle s'est attelée à chercher autant de trèfles à quatre feuilles qu'il y a de jours dans l'année. Elle porte son regard – et le nôtre avec – sur « ce qu'il y a de plus difficile à découvrir »¹. Elle relève ce qui n'est ni une région, ni une localité, encore moins un spectacle. « Insignifiant », « sans vérité, sans réalité, sans secret »², sans sujet ni objet, « sans événement »³, l'appréhension du quotidien semble impossible. Au moment où l'homme le vit, il reste toujours « inaperçu »⁴. Serait-ce une des raisons pour lesquelles **Charlotte Seidel** s'y attache ? Engoncés dans une quotidienneté que nous ignorons, nous ne donnons sens à l'ordinaire qu'en l'inscrivant dans un ensemble cohérent, à posteriori. Maurice Blanchot reconnaît d'ailleurs que, tout au plus, nous pouvons « revoir le quotidien »⁵. Impossible de le voir pour la première fois ; lorsqu'il a lieu, il est déjà manqué. Est-ce que les œuvres ici présentées nous permettraient ce revoir ?

Dans le sous-sol de la galerie, les murs respirent, le marais suinte sur les parois de ce qui pourrait s'assimiler à la crypte d'une église paléochrétienne. **Charlotte Seidel** choisit d'y déposer une cloche vide, qui ne protège plus rien. Le verre est brouillé par des traces de sels minéraux, suggérant une évaporation. Pas n'importe laquelle : celle d'eau de Lourdes. Disparu le miracle. Il ne reste que la marque d'une absence, présentée comme une apparition (*sans titre*, 2017). N'est-ce pas ce que suppose également ce siège encore chaud d'une présence disparue (*Joseph*, 2005/2017) ? L'artiste nous demande de la croire, comme nous croyons à ces rituels quotidiens qui règlent nos vies. Des pièces de monnaie ont rouillé sur une feuille à aquarelle. Elles dessinent une composition déficiente, dansent sur une partition dont les notes se gâtent, laissent la marque de leur passage comme au fond d'une fontaine (*Il arrive qu'on aperçoive les étoiles*, 2017). Les cercles formés par l'oxydation font échos aux tâches ocres de vieilles photographies, jaunies par le temps – ce temps qui s'attelle à les faire disparaître et nous amène à penser ce qui a été (*Yesterday*, 2013). Au même moment, *travelling* (2013) nous promène au plus près d'une image floue dont la très lente apparition la fait quasiment s'éteindre. Les œuvres de **Charlotte Seidel** honorerait-elles autre chose qu'elles-mêmes ? Leur manifestation servent-elles une finalité extérieure ? Ses œuvres portent en elles quelque chose de l'apparition du religieux et font appel à notre crédulité. Sises dans notre quotidienneté, tirées de l'ordinaire le plus indiscernable, elles nous donnent à revoir la vacuité de nos croyances, de nos gestes superstitieux ou formes de bigoterie. Véritables *memento mori* placées dans un espace auquel est conféré quelque chose de la sacralité de l'église, ces œuvres dévoilent la beauté surannée de l'ordinaire, l'incapacité à rattrapper à l'emprise du temps comme la vanité d'y avoir jamais cru.

Sophie Lapalu

¹ Maurice Blanchot, *La Parole quotidienne* (1962), dans *L'Entretien infini*, Gallimard, Paris, 1969, p. 355.

² Ibid., p. 357.

³ Ibid., p. 363.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., p. 358.

MOUSAÏ / MUSES

avec **Charlotte Seidel, Jihee Kim, Sara Acremann, Rohwajeong,
Elisabeth S. Clark et Louis-Cyprien Rials**

06 février – 12 mars 2016

Neufs soeurs... chacune a reçu un cadeau qu'elle fera don à l'humanité entière... L'éloquence, l'histoire, la poésie lyrique, la musique, la tragédie, la rhétorique, la danse, la comédie, l'astronomie. Telles sont des bénédictions pour nous, êtres humains, qui tentons de trouver une explication à notre existence, de l'égayer, de partager des expériences ou simplement de laisser une trace. L'exposition MOUSAÏ / MUSES invite six artistes sous la base de la littérature et du temps qui s'écoule. Des références à l'histoire de l'art chez Charlotte Siedel, Jihee Kim, avec ses associations hardies et inattendues qui laissent libre cours à son inspiration, le lyrisme que l'on ressent en lisant la lettre de Sara Acremann sur un événement personnel, la mise en scène du scénario de la condition ordinaire de la vie chez Rohwajeong, la réflexion subtile et intellectuelle sur le langage et le verbe de la part d'Elisabeth S. Clark et enfin les trois bols de céramique renfermant des incantations rythmées à des fins de malédictions ou bénédictions pour Louis-Cyprien Rials, illustrent diverses facettes des dons que possèdent l'être humain, qui s'exprime par la littérature.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, est une artiste franco allemande, qui vit et travaille à Paris.

Elle a présenté des oeuvres ayant attiré à l'histoire sur l'art. «...» est un livre édité par l'artiste sur les passages rajoutés et les modifications du texte effectuées par E.H. Gombrich dans son *Histoire de l'art* depuis la première (1950) à la seizième édition (2012). Ces passages sont entourés par le blanc d'une histoire sans fin. Elle suggère que l'histoire de l'art, puisse être une matière vivante, et que la perception d'un même événement, change suivant les époques. Quant à Square Dance et still, ces oeuvres sont la retranscription de certains passages du *Traité des Couleurs*¹ de Johan Wolfgang Goethe. Les oeuvres parlent d'absences, de transparences, de présences, de réfraction de la lumière, et des effets que l'observation des couleurs produit sur la vision humaine. Par exemple, des couleurs complémentaires apparaîtraient dans l'oeil «intérieur» après un certain temps d'observation d'une surface colorée.

Jihee Kim, née en 1983 à Séoul, a été diplômée de l'Ecole Goldsmith à Londres en 2013. Elle s'intéresse aux relations entre «le texte et l'image» et elle explore ses dessins en utilisant des livres. Ceux que Kim utilise normalement comme des carnets de croquis ont été donnés par donation par des villes. Ce projet a commencé lorsqu'elle a sélectionné certaines phrases ou mots d'un livre. Elle crée des dessins automatiques qui s'étendent comme des dominos – ses pensées, mémoires et expériences sont le point de départ qui évoque son imaginaire. La littérature lui fournit de multiples sources où extraire une multitude d'idées. La question de qu'est ce qu'elle doit dessiner lui fait sortir des images inattendues, comme pour les oeuvres To Dark Eyes, Bruce Lee, My tastes are singular, Black Books, et Don't touch partent de la sensation de la barrière de la langue, qu'elle ressent face à l'anglais.

Sara Acremann, est diplômée d'une licence de lettres modernes et arrive à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Paris en 2007 puis obtient son DNSEP avec les félicitations du jury en 2012. Elle utilise le son et le travail textuel, pour questionner la notion d'incertitude – celle des figures de l'auteur et du spectateur, celle du statut de l'image et du discours, en construisant des fictions fragiles, des récits qui s'appuient toujours sur des observations de la réalité quotidienne et se déploient dans l'espace incertain des suppositions. En 2015 elle est nommée pour la bourse Révélation Emerige et participe à l'exposition *Empiristes*. Le Mail et le Mur est une pièce qui reprend un mail adressé à quelqu'un en novembre 2013 et gravé dans le mur. Ici, c'est un témoignage où l'évènement central reste absent, où les personnages continuent de parler et dire. Le langage s'incarne toujours même s'il change de forme. Sara Acremann souhaite faire émerger les paroles et l'acte de graver dans le mur est fort... Volonté de rendre cet événement éternel ?

Rohwajeong, formé par **Yun-hee Noh** (Séoul, 1981) et **Hyeon-seok Jeong** (Séoul, 1981), est un duo d'artistes visuels de Séoul, Corée du Sud. Plus qu'un duo, c'est un être unique et indissociable. Ils travaillent sur les relations humaines qui changent à travers l'espace ou le temps ou sur des histoires de leur environnement en utilisant divers médiums. *Das Leben Der Anderen* (2009) est une vidéo dont le scénario est réalisé sur la base du film *Das Leben Der Anderen* (La vie des autres)² et rend compte des différentes formes de relations qui font la société. Ce film parle du mécanisme d'espionnage à grande échelle pratiquée par la Stasi en Allemagne de l'Est. La vidéo de Rohwajeong parle des conflits naturels dans les relations humaines, d'une compréhension commune qui grandit avec le temps et des illusions de la société qui nous entoure quotidiennement. La gestuelle dans cette vidéo représente la conversation entre deux personnes tandis que la simplicité de cette vidéo nous invite à regarder nos vies quotidiennes, comme pour la première fois.

Elisabeth S. Clark (née en 1983) est une artiste travaillant entre Londres et Paris. Elle explore la topographie du langage, du son, du temps et de l'esprit. Ses oeuvres parlent de déplacements et de disparitions - mais aussi de transformations et d'apparences. Elle ajoute, enlève, et établit de simples protocoles et fait souvent référence à la littérature, musique et science. Son travail s'ouvre de manière libre à plusieurs disciplines – sculpture, l'installation, la performance et la gestuelle. Elle expose :

- *When I buried the Book of Sand...*, issu du livre de Jorge Luis Borges *Le Livre de Sable*, qu'elle a vu lors d'un séjour à Buenos Aires en 2009, Elle l'a acheté et emporté dans son voyage à travers le pays pendant trois mois. Dans une des régions les plus sèches du monde, le désert d'Atacama³, elle a décidé d'enterrer ce livre, se remémorant la phrase qui dit que «le meilleur endroit pour cacher une feuille est la forêt». Les photos et le transfert à sec exposés sont la trace de cette action.

- *After a long time or short time*, une oeuvre qui fait partie de la série *Words that don't keep still*, cordes de mots qui ressemblent à des sculptures négatives, transformant une courte phrase en une image fictive ou en recréant l'impression d'un moment éphémère.

- *Choon*, mot inventé par elle-même. Ce mot a d'abord été repéré dans le roman de Samuel Beckett, *Watt*. Il l'a utilisé (orthographié) phonétiquement en impliquant le verbe «tune», mais avec un accent irlandais. Cependant, ce n'est certainement pas une erreur si Beckett a choisi d'accorder ce mot (il accorde le verbe «accorder»!). L'artiste en créant ce verbe s'intéresse à l'emploi, l'évolution et à la modification du langage.

Louis-Cyprien Rials, né en 1981 à Paris, pratique la photographie et la vidéo. Après des études de théâtre au conservatoire, son aspiration à des modes de création indépendants l'ont incliné vers les choix qui ont marqué sa carrière d'artiste. En 2005, il est parti vivre trois ans à Tokyo et y a organisé sa première exposition, *Koban*. Depuis son retour du Japon, il vit entre Paris, Bruxelles et Berlin. Il y poursuit ses recherches. En 2010, il est parti pour un premier voyage à moto dans des zones entières, fermées à travers le monde, qu'il voit comme des «parcs naturels involontaires». En 2012, il a terminé sa première fiction expérimentale, le western déshumanisé *Nessuno* et s'investit de plus en plus dans la création de vidéos à mi-chemin entre l'art et le documentaire contemplatif, avec les projets *Holy Wars*, *Dilmun Highway* (Bahreïn, 2014) et *Mene, Mene, Tekel, Upharsin* (Irak, 2015).

Mene, Mene, Tekel, Upharsin - Bols sont trois céramiques en biscuit, nouvelles évolution d'une tradition de l'ère sassanide d'inscrire des malédictions dans des bols d'incantation tournés vers le sol. Les textes, traduits avec l'aide du Collège de France, sont inscrits en Judéo-Araméen sur les faces de ces objets. L'un d'eux est une bénédiction pour l'homme désintéressé et bénéfique, alors que les deux autres promettent le brasier aux responsables des guerres et des prédatons contemporaines. Ces céramiques accompagnent la vidéo *Mene, Mene, Tekel, Upharsin*, où l'on voit un feu éternel. Rials explique que les céramiques sont comme sortis de ce feu.

Galerie Dohyang Lee

1. Le *Traité des Couleurs* expose comment les couleurs sont perçues dans différentes circonstances, privilégiant une approche physiologique.

2. *Das Leben Der Anderen* (La vie des autres), 2006, écrit et réalisé par Florian Henckel von Donnersmarck.

3. Le désert d'Atacama se situe au nord est du Chili et fait partie d'un des déserts les plus arides du monde. Il est plein de ressources naturelles comme le cuivre, le fer et le lithium. Très récemment, en 2015, des pluies providentielles ont fait éclore de la végétation dans certaines localités de ce désert.

PAYSAGE SUR PAYSAGE

avec **Paula Castro, Julien Creuzet, Marie - Jeanne Hoffner, Romain Vicari, Minia Biabiany, Elizaveta Konovalova, Charlotte Seidel, et Joongho Yum**

29 novembre - 27 décembre 2014

Sur l'exposition *Paysage sur Paysage*, des paysages naturels ont été réinterprétés, retravaillés par l'homme et la nature réinvestit des paysages créés par l'homme. Les artistes proposent des approches du paysage par l'architecture, le son, la reconstitution, l'abstraction, l'interprétation, la déconstruction et enfin la reconstruction.

Paula Castro, artiste italo argentine, née en 1978, est diplômée en 2002, de l'Université de Buenos Aires. Elle vit et travaille entre Buenos Aires et Paris.

Elle aborde le dessin à travers une représentation du domaine de l'imaginaire et du mental. Le monde est interprété comme un « corps » d'infinis points sur lesquels la surface est en mouvement dans le temps et l'espace. *Horizon tendu* est une œuvre de Paula Castro qui s'intéresse à explorer les limites et les rapports de force. L'idée de passivité que génère la ligne horizontale contraste avec la tension produite par deux éléments qui font que cette ligne existe. *Premier conseil au spectateur* (tiré du livre *Como ver un cuadro* de Cordova Iturburu) et *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* (passage où des filles sont en train de dessiner un paysage à l'intérieur d'un musée, tiré du livre de Rainer Maria Rilke) sont deux œuvres sonores où l'artiste lit un chapitre de ces livres.

Julien Creuzet, artiste d'origine martiniquaise, est né en 1986 au Blanc Mesnil, France. Il est diplômé en 2011 de l'ESAM Caen et intégra Le Fresnoy, en 2012.

L'espace d'exposition devient pour lui, un monde archipélique, interdisciplinaire, composé de sculptures, d'installations, de vidéos, de dessins, de performances, de poèmes. La notion de créolisation alimente sa pratique formelle, elle fait de l'Histoire souvent douloureuse quelque chose de beau et de transformé. *Standard and Poor's, Vent étrange, dans le jardin de Yeyette, rose*, rappelle le personnage de Joséphine de Beauharnais, tandis que la vidéo *En suspens...*, récite un poème de Julien Creuzet. Quant aux œuvres *Standard and Poor's, Vieux cailloux*, dans sa pratique du dessin, il fait intervenir différents types d'images. La tranche/transe est une autre notion qui intègre ses dessins. Cela lui permet de parler du geste, celui qui va produire le dessin et l'état psychique qui accompagne le geste.

Marie-Jeanne Hoffner, est née à Paris en 1974. Elle est diplômée en 1999 de l'ENSBA Nantes.

Elle s'intéresse à la question de l'architecture et de la perception de l'espace. *Carbone (blanc)* et *Carbone (noir)* sont deux photographies, de carbones colorés, dépliés qui font référence à la question de la reproduction de l'image, au travers du processus de report, inhérent aux papiers carbones. L'image photographique elle-même, dans sa relation sujet/ support induit alors un jeu de trouble visuel.

Romain Vicari, né à Paris, en 1990 est un artiste italo brésilien, diplômé de l'ENSBA Paris. Il vit et travaille entre São Paulo et Paris.

Chaque intervention qu'il effectue est réfléchi pour dialoguer et altérer la nature d'un lieu précis. Le volume et la couleur sont des outils appliqués dans son travail sous forme de traces et de marquages dans des installations in-situ. Les matériaux de construction utilisés sont préfabriqués ce qui donne un aspect inachevé dans ses expériences. Chaque espace est un laboratoire de possibilité dont l'environnement influence directement sur ce qui sera produit lors du passage de l'artiste, créant un processus d'interaction entre l'espace et lui-même, ainsi qu'entre le spectateur et l'espace. *Rectangle Lumière*, est une vidéo, où un rectangle de lumière est projeté sur le sol. Cette forme est en mouvement constant. La peinture est appliquée ensuite afin de garder une trace du temps qui passe. *São Francisco Xavier* est une peinture où se superposent des couches de matières, de couleurs, de textures, qui créent des paysages oniriques.

Minia Biabiany, est née en Guadeloupe, en 1988. Elle est diplômée de l'ENSBA Lyon en 2011. Elle vit et travaille entre Paris et Mexico D.F.

Son travail questionne les entrecroisements entre l'intimité et le politique à partir du lieu et du territoire. Ses installations in situ prennent l'espace comme source et construisent une poétique du lieu à partir de ses caractéristiques et d'objets véhiculant histoire personnelle et collective. Minia Biabiany présente une série *Madras*, où l'accumulation des lignes du madras les tisse comme les fils d'un tissu. Le tissage est pour elle le premier geste architectural, le premier mouvement d'enveloppement de l'espace. Les impressions, *Mémoire de l'arbre tissé*, *Dioliba* et *La nuit du bienheureux, architecture intérieure* (qui représentent des paysages) sont retravaillées au fil se construisent à la fois avec le rapport intérieur/extérieur, l'architecture et la structure d'éléments naturels.

Elizaveta Konovalova est née en 1986 à Moscou. Elle vit et travaille à Paris et à Moscou, après son diplôme en 2010 de l'ENSBA Paris. En 2013 elle reçoit le prix Bœsner dans le cadre de l'exposition Jeune Création au Centquatre.

La rencontre d'un lieu, d'une situation, d'un objet, d'une histoire constitue un point de départ spontané et nécessaire. Une telle approche provient avant tout de sa volonté de questionner les aspects divers du monde et de préserver une approche expérimentale et un regard curieux. Par la confrontation de son intuition aux faits, elle cherche à établir un dialogue avec un contexte qui s'offre à elle et à trouver un moyen plastique qui lui permet d'élaborer un langage juste. *Hiver*, faite en pâte à modeler, montre des teintes obtenues par mélange de trois couleurs - blanc, noir et marron. Chaque teinte a un nom, qui correspond à un élément caractéristique du paysage hivernal à Moscou.

Charlotte Seidel, née en 1981 à Hambourg, est une artiste franco allemande, qui vit et travaille à Paris.

Créant des petites intensités, Charlotte Seidel prend comme matériau le réel de la vie. Évoquant souvent l'absence, ses œuvres suggèrent la chaleur des souvenirs. Le diptyque *Roadtrip* parle du voyage, du paysage qui file. En ôtant une partie de la couche sensible de la photographie, Charlotte Seidel crée des blancs qui suscitent le travail de l'imaginaire et incitent le spectateur à combler les vides avec ses propres histoires. *Illusions sur cour* est une vidéo qui montre de la mousse glissant doucement de gauche à droite le long des carreaux bleus ciel, comme des nuages, transformant une situation quotidienne dans une sorte de distraction rêveuse, entre intérieur et extérieur.

Joongho Yum, né en 1965, en Corée du Sud, est diplômé de l'Université Paris VIII. Il travaille entre Séoul et Paris.

Joongho Yum représente les places marginales, de la métropole. Dans les coins non atteints, il utilise son observation attentive afin de scruter au microscope nos vies quotidiennes. Il présente l'œuvre *Geumho dong 1ga 132-7, Seoul, Korea*, où il représente des banlieues en attente de la démolition. Il y met des souvenirs d'enfance, dans une ville qui varie jour à jour. Cependant, il y'a des gens et des objets, dans la ville qui ont de différentes positions, ce qui l'intéresse.

Galerie Dohyang Lee